

Voltaire aujourd'hui

Hommage au professeur Habib Mejdoub

Sous la direction de

Wafa Elloumi & Mouna Abdesslem

Actes de la journée d'étude organisée par le Département de français de la
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sfax, le 21 novembre 2022

Publiés avec l'appui du Laboratoire d'Études et de Recherches
Interdisciplinaires et Comparées (LERIC)



Le présent numéro constitue les actes de la journée d'étude *Voltaire aujourd'hui*, organisée le 21 novembre 2022, en hommage au professeur Habib Mejdoub pour honorer sa mémoire en tant que chercheur spécialiste de Voltaire, tout en saluant son engagement au sein de l'institution universitaire. Cette manifestation scientifique internationale a réuni des chercheurs qui ont proposé une relecture de l'œuvre voltairienne en interrogeant la persistance de sa pensée dans l'espace intellectuel contemporain. Les différentes contributions ont exploré de nouvelles voies d'approche de l'œuvre, de la philosophie et de la figure de Voltaire, en les confrontant aux enjeux et aux débats de notre temps.

Ce numéro spécial réunit neuf articles qui étudient la place qu'occupe encore Voltaire dans notre modernité, plus de deux siècles après sa disparition, et qui montrent que sa pensée et son œuvre continuent de nourrir les débats intellectuels, politiques et culturels contemporains.

<https://recherches-universitaires-flshs.com>

Ce site permettra aux internautes qui s'y inscriront via l'«Espace Membre» de consulter ou de télécharger des articles déjà parus dans les numéros précédents de la revue, ou de soumettre des articles pour évaluation, à paraître après acceptation, dans un prochain numéro.

Remerciements

Nous tenons tout d'abord à exprimer nos sincères remerciements aux éminents chercheurs qui ont lu et évalué toutes les communications et qui ont contribué au bon déroulement du processus de publication de ce numéro spécial *Voltaire Aujourd'hui* :

Hervé BISMUTH

Mohamed CHAGRAOUI

Kamel FKI

Martine JACQUES

Saadia KHABOU YAHIA

Hedia KHADHAR

Halima OUANADA

Bernadette REY MIMOSO-RUIZ

Gerhardt STENGER

Nous remercions également M. Sadok DAMAK pour son engagement et son accompagnement précieux durant les travaux de préparation à la publication de ce numéro spécial.

<https://recherches-universitaires-flshs.com>

Ce site permettra aux internautes qui s'y inscriront via l'«Espace Membre» de consulter ou de télécharger des articles déjà parus dans les numéros précédents de la revue, ou de soumettre des articles pour évaluation, à paraître après acceptation, dans un prochain numéro.

Table des matières

Remerciements – iii

Avant-propos – v

Wafa Elloumi & Mouna Abdesselem (Université de Sfax)

Première partie : Voltaire, les fondements d'une pensée d'actualité

1

Abdeljalil Karoui (Université de Tunis), *Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète*, une pièce controversée de Voltaire – 1

2

Arselène Ben Farhat (Université de Sfax), La modernité de Voltaire : *Le Dictionnaire philosophique* comme exemple – 19

3

Mouna Abdesselem (Université de Sfax), « ...il faut regarder tous les hommes comme nos frères », Une philosophie de la tolérance : la place de Voltaire – 37

Deuxième partie : Figures et représentations de Voltaire

4

Linda Gil (Université Paul Valéry Montpellier 3), « Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur », Voltaire après Voltaire par Condorcet : figure nationale ou universelle ? – 51

5

Makki Rebai (Université de Sfax), Visages de Voltaire au XIXe siècle – 63

6

Raoudha Allouche & Yamen Feki (Université de Sfax), Voltaire caricaturiste, Voltaire caricaturé – 81

Troisième partie : Voltaire au cœur des débats contemporains

7

Gerhardt Stenger (Nantes Université), Voltaire et l'extrême droite française – 99

8

Halima Ouanada (Université Tunis El Manar), Voltaire l'intemporel ! – 115

9

Habib Jamoussi (Université de Sfax), Vie et mort de Voltaire, une perpétuelle icône des Lumières – 122

Visages de Voltaire au XIXe siècle

Makki Rebai

(Université de Sfax)

Résumé

L'article analyse quelques « légendes » tenaces de Voltaire au XIXe siècle, à partir d'une lecture méthodique et contextualisée des écrits de Stendhal, Hugo et Baudelaire. Si Stendhal a horreur du « courtisan coquin » qu'est Voltaire, il demeure plus respectueux de l'habile artisan de la langue. Bien plus approfondi que celui laissé par Stendhal, le jugement de Victor Hugo sur l'œuvre et l'héritage de Voltaire résulte de l'application de critères d'évaluation littéraires, politiques et religieux, et d'une patiente réflexion sur l'évolution historique de la langue française. Enfin, si Baudelaire semble louer chez Voltaire son refus de la fausse compassion et son implication dans les grands combats de son siècle, il reconnaît plus fondamentalement en lui un « abolisseur d'âmes », ignorant le péché originel et croyant naïvement au progrès de l'humanité.

Mots-clés

Voltaire, légendes, XIXe siècle, évaluation, Stendhal, Hugo, Baudelaire.

Introduction

À en croire Raymond Trousson, « tout au long du XIXe siècle, Voltaire a été honni par les bien-pensants, unanimes à célébrer au contraire un XVIIe siècle chrétien et français, comme disait Faguet, contre un XVIIIe siècle cosmopolite et incroyant »¹. Tout en nuancant ce point de vue, nous examinerons ici quelques « légendes » de Voltaire, au sens précis qu'Antoine Compagnon a donné à ce terme dans *Baudelaire devant l'innombrable*², à partir d'un examen attentif des écrits de Stendhal, Hugo et Baudelaire. Chemin faisant, seront analysées et contextualisées les motivations

¹ Raymond Trousson, « Quand Pierre Larousse jugeait *La Comédie humaine* », [https : //www.bon-a-tirer.com/volume10/rt.html](https://www.bon-a-tirer.com/volume10/rt.html), revue littéraire en ligne, n°10, mai 2004. Consulté le 2 juillet 2022. Voir, de Raymond Trousson, à propos de la réception et de la postérité de Voltaire, *Voltaire. Mémoire de la critique (1778-1878)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008.

² Antoine Compagnon, *Baudelaire devant l'innombrable*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.

profondes de ces divers jugements sur l'œuvre du patriarche de Ferney.

Le Voltaire de Stendhal : un modèle de style diminué par un « courtisan coquin »

Stendhal semble ne jamais avoir réellement apprécié les écrits du « champion des lumières »³. Aussi note-t-il à la manière d'un aveu :

C'était pour moi une rare faveur [...] de voir et de toucher le buste de Voltaire. Et avec tout cela, du plus loin que je me souviens, les écrits de Voltaire m'ont toujours souverainement déplu, ils me semblaient un enfantillage. Je puis dire que rien de ce grand homme ne m'a jamais plu⁴.

Comme le notait Alain Freer, « en préférant Diderot à Voltaire, Stendhal faisait exception dès sa jeunesse à une tendance générale qui ne changea que pendant la deuxième moitié du XIX^e siècle »⁵.

Dans une liste dressée par Stendhal « des douze premiers parmi les gens qui donnent du plaisir en français par du noir sur du blanc »⁶, Voltaire ne récolte qu'une place d'honneur en figurant en huitième position :

D'abord, sans ordre hiérarchique, les trois M : Montaigne, Molière, Montesquieu ; Corneille, Racine, La Fontaine, Rousseau et, le dernier des huit : Voltaire (on sent trop le courtisan coquin). Les quatre derniers sont bien autrement difficiles à désigner. Lequel mettre des quatre : Pasqual, Diderot, Buffon, Bossuet ?⁷

Stendhal a horreur du « courtisan coquin » qu'est Voltaire, mais semble bien plus indulgent avec le savant manipulateur de la langue. Ainsi, ce qui sauve Voltaire aux yeux de Stendhal, c'est son art de la

³ René Pomeau, « Renan et Voltaire », *Études Renaniennes*, n°35, 2^e trimestre 1978. Promenade au séminaire d'Issy ; https://www.persee.fr/doc/renan_0046-2659_1978_num_35_1_1189, p. 11. Consulté le 3 juillet 2022.

⁴ Cité dans Alain Freer, « Diderot et Stendhal », *Littératures*, n°10, 1962, p. 64, note n°5.

⁵ *Ibid.*, p. 64.

⁶ *Ibid.*, p. 76.

⁷ *Ibid.*, p. 76-77, note n°75. Selon Alain Freer, Stendhal « indique encore comme possibles » « La Bruyère, Boileau, Regnard, Fénelon, Bayle » », *ibid.*

langue, comme l'atteste *Racine et Shakespeare*⁸ (1823-1825). Dans ce pamphlet où est réfutée la nécessité de la règle des trois unités et défendue l'idée d'un théâtre en prose, le parti pris délibérément romantique⁹ affiché par Stendhal doit néanmoins être fortement nuancé : si pour lui, être romantique, c'est rejeter les interdits formels et toutes les contraintes qui empêchent l'esprit de se déployer librement, il exprime pourtant un point de vue éminemment conservateur sur la langue française lorsqu'il affirme :

Plus les pensées et les incidents sont romantiques (calculés sur les besoins actuels), plus il faut respecter la langue *qui est une chose de convention*, dans les tours non moins que dans les mots ; et tâcher d'écrire comme Pascal, Voltaire et La Bruyère¹⁰.

Si Voltaire est significativement considéré comme un parangon de perfection et de maîtrise du français, au même titre que Pascal et La Bruyère, c'est que dans l'esprit de Stendhal et des écrivains de la Restauration (jusqu'à la préface décisive de *Cromwell* en 1827), le romantisme est d'abord une affaire d'idées, de contenu, et non de forme, ce que rappelle à juste titre Olivier Bivort, citant Charles Bruneau :

[...] à cette époque [...] le mot "romantique" n'a aucun sens pour l'histoire de la langue : le "romantisme" se décide dans le choix des sujets, nullement dans l'emploi original des figures ou l'élargissement du vocabulaire¹¹.

⁸ *Racine et Shakespeare, N°II, ou réponse au manifeste contre le romantisme, prononcé par M. Auger dans une séance solennelle de l'Institut*, par M. de Stendhal, Paris, A. Dupont et Roret, 1825.

⁹ La deuxième partie de l'ouvrage est, plus précisément, une réponse au discours hostile au romantisme, prononcé par Louis-Simon Auger, secrétaire perpétuel de l'Académie, en avril 1824. Dénonçant la « secte du romantisme » et l'obscurité de ses textes et de ses procédés de style (barbarismes, solécismes, termes impropres), Augier en appelle au respect de la langue française « qui a suffi à l'expression de toutes les pensées et de tous les sentiments, et qu'on ne viole jamais que par l'impuissance de la bien employer ». Cité dans Olivier Bivort, « Le romantisme et la "langue de Voltaire" », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 3, 2013. URL : <http://journals.openedition.org/rief/211>, p. 4. Consulté le 19 juin 2022.

¹⁰ Cité dans Olivier Bivort, art. cité, p. 4.

¹¹ Charles Bruneau, *Histoire de la langue française des origines à nos jours*, tome XII, *L'Époque romantique*, Paris, Armand Colin, 1968, p. 21. Cité dans Olivier Bivort, art. cité, p. 10, note n°25.

Cette position nettement conservatrice sur la langue ne saurait d'ailleurs surprendre chez Stendhal qui, ayant reçu une éducation fondée sur les préceptes linguistiques du XVIII^e siècle, considère que la clarté, la sobriété et la cohérence sont les garants du « bien écrire », mais aussi du bon goût. Un chapitre posthume de la version définitive de *Racine et Shakespeare* rappellera cette position tranchée, tout en revendiquant de nouveau le *patronage linguistique* de Voltaire (à côté de celui de Rousseau) :

Peut-être faut-il être *romantique* dans les idées : le siècle le veut ainsi ; mais soyons *classiques* dans les expressions et dans les tours ; ce sont des choses de convention, c'est-à-dire à peu près immuables ou du moins fort lentement changeables. Ne nous permettons, tout au plus de temps à autre, que quelque ellipse, après laquelle soupiraient Voltaire et Rousseau, et qui semble donner plus de rapidité au style¹².

Non sans une certaine contradiction qui est peut-être une forme de recherche du compromis, Stendhal défend un classicisme formel qui se réclame curieusement autant de Voltaire que de Rousseau, selon une position qui semble aux antipodes de la vision de Goethe, en particulier, pour lequel « Avec Voltaire, c'est un monde qui finit [et] avec Rousseau, c'est un monde qui commence »¹³.

¹² « Réponse à quelques objections », *Racine et Shakespeare*, *op. cit.*, p. 400.

¹³ Cité dans Michel Delon, Robert Kopp, « Compte-rendu de la rencontre organisée le 15 avril 2015 au musée Delacroix et intitulée "Des Lumières au Romantisme : de Voltaire à Delacroix" », <https://www.musee-delacroix.fr/fr/actualites/evenements/des-lumieres-au-romantisme-de-voltaire-a-delacroix>. Consulté le 15 juillet 2022.

Le Voltaire de Victor Hugo : un beau génie galvaudé à la pensée pernicieuse et un contre-modèle linguistique

Mais, dans ces mêmes années 1820, que pense au juste le jeune Hugo (et le futur chef de file du mouvement romantique) de l'œuvre et de l'héritage de Voltaire ?¹⁴

Chez Hugo, la réponse à cette question découle à la fois de critères d'évaluation littéraires, politiques et religieux, et d'une réflexion générale et bien plus approfondie que celle de Stendhal sur la langue française et son évolution historique.

C'est sans doute dans un texte intitulé « Sur Voltaire », datant de décembre 1823 et repris en 1834 dans le second volume de *Littérature et philosophie mêlées* (« Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de 1830 ») que Hugo livre son appréciation la plus exhaustive de « l'existence littéraire » (de la vie et de l'œuvre) de l'auteur du *Dictionnaire philosophique*.

C'est une « légende » du jeune François-Marie Arouet, que commence par reconstituer Hugo, un Voltaire initialement tiraillé, ballotté entre une carrière bourgeoise de procureur souhaitée par son père et une vocation littéraire généreusement encouragée par son parrain :

Ce sont peut-être ces deux impulsions opposées, imprimées à la fois au premier essor de cette imagination puissante, qui en ont vicié pour jamais la direction. Du moins peut-on leur attribuer les premiers écarts du talent de Voltaire, tourmenté ainsi tout ensemble du frein et de l'éperon¹⁵.

¹⁴ Sur « l'histoire tourmentée des enthousiasmes et des dégoûts de Hugo pour Voltaire », comme l'appelle Olivier Bivort (art. cité, p. 4), on pourra toujours consulter avec profit les deux livres de Raymond Trousson, *Le Tison et le Flambeau. Victor Hugo devant Voltaire et Rousseau*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1985 et *Visages de Voltaire (XVIIIe-XIXe siècles)*, Paris, Honoré Champion, 2001. Pour mieux cerner les jugements de Victor Hugo sur Voltaire, seront ici privilégiés les textes de réflexion critique où s'élabore une argumentation structurée.

¹⁵ Victor Hugo, « Sur Voltaire », *Littérature et philosophie mêlées, Œuvres complètes*, https://fr.wikisource.org/wiki/Litt%C3%A9rature_et_philosophie_m%C3%AA1%C3%A9es/1823-1824/Sur_Voltaire. Consulté le 15 juillet 2022. On notera en particulier la belle formule finale par laquelle Hugo résume le tiraillement du jeune Voltaire qui se trouve être le jouet de deux volontés paternalistes opposées.

Hugo passe assez cavalièrement sur le contenu et la qualité des premières œuvres de Voltaire – c’est à peine s’il mentionne « le poème sur le Tremblement de terre de Lisbonne, la tragédie de Tancrède, quelques contes et différents opuscules »¹⁶ –, mais il souligne cette « générosité mêlée de trop d’ostentation » avec laquelle Voltaire défend certaines causes, celles de « Calas, Sirven, La Barre, Montbailli, Lally, déplorables victimes des méprises judiciaires »¹⁷, et déplore sa coopération à l’Encyclopédie, « ouvrage où des hommes qui avaient voulu prouver leur force ne prouvèrent que leur faiblesse, monument monstrueux dont le *Moniteur* de notre révolution est l’effroyable pendant »¹⁸.

Pour Hugo, Voltaire n’est que l’incarnation exemplaire, à la fois historique et littéraire, de cette « époque de transition » que fut le XVIII^e siècle :

Nommer Voltaire, c’est caractériser tout le dix-huitième siècle ; c’est fixer d’un seul trait la double physionomie historique et littéraire de cette époque, qui ne fut, quoi qu’on

¹⁶ *Ibid.* Ce survol rapide des œuvres de Voltaire peut aussi s’expliquer par le fait que le jeune Hugo, dans ses débuts sous la Restauration, rêve de faire carrière et ne peut, en toute logique, adopter la démarche voltairienne.

¹⁷ *Ibid.* Significativement, ce sont cet engagement social et citoyen de Voltaire et son inlassable défense de la liberté et des droits de l’homme que Victor Hugo choisira de souligner dans son discours d’hommage, prononcé le 10 mai 1878 au Théâtre de la Gaîté à Paris, à l’occasion de la célébration du centenaire de la mort du philosophe et quelques mois après la victoire des républicains aux législatives, en octobre 1877 : « Il y a cent ans aujourd’hui un homme mourait. Il mourait immortel. Il s’en allait chargé d’années, chargé d’œuvres, chargé de la plus illustre et de la plus redoutable des responsabilités, la responsabilité de la conscience humaine avertie et rectifiée [...]. Aucune parole imprudente ou malsaine ne sera prononcée ici. Nous sommes ici pour faire acte de civilisation », proclame Hugo. Nous n’accorderons pas à ce *discours de circonstance* plus d’importance qu’il ne mérite : marqué de bout en bout par le panégyrique et la surenchère, et guidé par le principe de s’autocensurer sciemment en ne prononçant « aucune parole imprudente ou malsaine », comme il sied à ce genre d’hommage, il ne saurait nous renseigner fidèlement sur ce que pense Hugo de la valeur réelle de l’œuvre de Voltaire. Le journal *Le Rappel* publiera le discours intégral de Hugo en une de son édition du 1^{er} juin 1878. Voir <https://www.retronews.fr/arts-education/echo-de-presse/2017/02/04/voltaire-encense-par-victor-hugo>. Consulté le 5 juillet 2022.

¹⁸ *Ibid.*

en dise, qu'une époque de transition, pour la société comme pour la poésie¹⁹.

À l'image du XVIII^e siècle, « étouffé » entre le Grand Siècle et le XIX^e siècle, Voltaire, à en croire Hugo, serait « étouffé » entre « la grande image de Louis XIV et la gigantesque figure de Napoléon »²⁰.

Malgré les nombreuses précautions oratoires et les fréquentes atténuations, l'appréciation hugolienne de l'œuvre de Voltaire, qui se lit dans *Littérature et philosophie mêlées*, est globalement négative :

En littérature, Voltaire a laissé un de ces monuments dont l'aspect étonne plutôt par son étendue qu'il n'[en] impose par sa grandeur²¹.

Protéiforme, trop ambitieuse, démesurée, l'œuvre de Voltaire est assimilée à un véritable « bazar élégant et vaste, irrégulier et commode ; étalant dans la boue d'innombrables richesses ; donnant à tous les intérêts, à toutes les vanités, à toutes les passions, ce qui leur convient ; éblouissant et fétide ; offrant des prostitutions pour des voluptés »²².

Pis encore, cette œuvre, qui manque d'*unité* et pêche par sa démesure et son « cosmopolitisme », s'avère *monstrueuse* : Voltaire comme son œuvre seraient une sorte de *hapax*, un phénomène unique et impossible à reproduire dans l'Histoire :

S'il était possible de résumer l'idée multiple que présente l'existence littéraire de Voltaire, nous ne pourrions que la classer parmi ces prodiges que les latins appelaient *monstra*. Voltaire, en effet, est un phénomène peut-être unique, qui ne pouvait naître qu'en France et au dix-huitième siècle [...] ²³.

Ouvrément appuyée sur un parti pris religieux et idéologique et passablement condescendante, l'évaluation par Hugo du « génie » tant vanté de Voltaire n'est pas plus reluisante que celle de son œuvre

¹⁹ *Ibid.* Pour Lamartine, Voltaire est « ce siècle fait homme », « Ressouvenir du lac Léman », *Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », éd. M.-F. Guyard, 1963, p. 1181.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

en général. Ainsi, Voltaire est certes un « beau génie », mais un génie galvaudé, employé à mauvais escient, dans un combat néfaste contre la religion et l'Église :

Nous regrettons, pour lui comme pour les lettres, qu'il ait tourné contre le ciel cette puissance intellectuelle qu'il avait reçue du ciel. Nous gémissons sur ce beau génie qui n'a point compris sa sublime mission, sur cet ingrat qui a profané la chasteté de la muse et la sainteté de la patrie, sur ce transfuge qui ne s'est pas souvenu que le trépied du poète a sa place près de l'autel. [...] Il a défriché tous les champs, on ne peut dire qu'il en ait cultivé un seul²⁴.

Pour Hugo, en somme, Voltaire aurait dû faire sien le proverbe ancien « Qui trop embrasse mal étreint ».

Envisageant les implications socio-politiques de son œuvre, Hugo juge que cette dernière est pernicieuse et même « vénéneuse ». Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la métaphore pathogène revient à plusieurs reprises sous la plume de Hugo pour qualifier le contenu des écrits du « vieil Arouet » :

Et, parce qu'il [Voltaire] eut la coupable ambition d'y semer également les germes nourriciers et les germes *vénéneux*, ce sont, pour sa honte éternelle, les *poisons* qui ont le plus fructifié²⁵.

Si Voltaire ne peut être tenu pour le seul responsable de la Révolution française et des événements sanglants qui s'ensuivirent (ceux de 1793, en particulier), il a cependant, par « l'action contagieuse de sa pensée » *corrosive*²⁶, largement contribué à accélérer ce mouvement de désagrégation sociale et à « hâter la fin de cet ordre politique que Montaigne et Rabelais avaient inutilement attaqué dans sa jeunesse et dans sa vigueur » :

²⁴ *Ibid.*

²⁵ *Ibid.* Nous soulignons.

²⁶ « Voltaire décompose, Mirabeau écrase [...]. Après Voltaire, une société est en dissolution ; après Mirabeau, en poussière. Voltaire, c'est un acide ; Mirabeau, c'est une massue », écrit encore Victor Hugo dans *Littérature et philosophie mêlées* ». Cité dans Raymond Trousson, « Mirabeau vu par les écrivains romantiques », *Dix-huitième Siècle*, n°20 « L'année 1789 », 1988, https://www.persee.fr/doc/dhs_0070-6760_1988_num_20_1_2883, p. 423. Consulté le 20 juillet 2022.

Ce n'est pas lui qui *rendit la maladie mortelle*, mais c'est lui qui en développa le germe, c'est lui qui *en exaspéra les accès*. Il fallait tout le *venin* de Voltaire pour mettre cette fange en ébullition ; aussi doit-on imputer à cet infortuné une grande partie des choses *monstrueuses* de la révolution²⁷.

Hugo se montre enfin très perplexe sur la valeur strictement littéraire des écrits de Voltaire : il pense que ses satires, quoique « empreintes parfois d'un stigmatisme infernal », sont supérieures à ses comédies, que ses poésies légères et volontiers cyniques valent mieux que ses poésies lyriques, souvent trop solennelles²⁸, que ses contes, même sceptiques, sont meilleurs que ses nouvelles qui manquent cruellement de « dignité ». Ainsi, dans toute l'œuvre de Voltaire, ne trouvent réellement grâce aux yeux de Hugo que ses tragédies « où il se montre réellement grand poète, où il trouve souvent le trait du caractère, le mot du cœur », mais où il reste néanmoins « assez loin de Racine, et surtout du vieux Corneille »²⁹ : « Excepté dans la tragédie, qui lui est propre, son talent manque de tendresse et de franchise »³⁰, conclut sévèrement Hugo.

Mais que pense plus spécifiquement Hugo de la langue de Voltaire, qui suffisait à le sauver aux yeux de Stendhal ?³¹

²⁷ Victor Hugo, « Sur Voltaire », *Littérature et philosophie mêlées*, op. cit. Nous soulignons.

²⁸ Hugo écrit dans une note importante de l'édition originale : « M. le comte de Maistre, dans son sévère et remarquable portrait de Voltaire, observe qu'il est nul dans l'ode, et attribue avec raison cette nullité au défaut d'enthousiasme. Voltaire, en effet, qui ne se livrait à la poésie lyrique qu'avec antipathie, et seulement pour justifier sa prétention à l'universalité, Voltaire était étranger à toute profonde exaltation ; il ne connaissait d'émotion véritable que celle de la colère, et encore cette colère n'allait-elle pas jusqu'à l'indignation, jusqu'à cette indignation qui fait le poète, comme dit Juvénal, *facit indignatio versum* », note de l'édition originale, *ibid.*

²⁹ *Ibid.* « Nous ne doutons pas, conclut Hugo, que si Voltaire, au lieu de disperser les forces colossales de sa pensée sur vingt points différents, les eût toutes réunies vers un même but, la tragédie, il n'eût surpassé Racine et peut-être égalé Corneille. Mais il dépensa le génie en esprit ». La surenchère factice de Hugo est confirmée par la chute fortement dépréciative de ce passage élogieux en apparence.

³⁰ *Ibid.*

³¹ Selon Olivier Bivort, « Hugo va prendre ses distances avec “la langue de Voltaire” au fur et à mesure qu'il se rapproche des idées libérales et que prend forme chez lui l'idée qu'un véritable renouvellement de la littérature ne peut s'appuyer sur une “langue morte” », art. cité, p. 6.

Initialement conservatrice et dictée par des idées monarchiques et religieuses, la position de Victor Hugo sur la langue française connaît progressivement un profond changement dont témoignent, d'abord, la préface de *Cromwell* en 1827 (« la langue française n'est pas fixée et ne se fixera point. Une langue ne se *fixe* pas. L'esprit humain est toujours en marche, ou, si l'on veut, en mouvement, et les langues avec lui. [...] Toute époque a ses idées propres, il faut qu'elle ait aussi les mots propres à ces idées »³²) et, ensuite, un article initialement publié dans *L'Europe littéraire* le 29 mai 1833 et repris en partie l'année suivante dans la préface de *Littérature et philosophie mêlées* (ou « But de cette publication », en mars 1834), dans lequel Hugo propose une réflexion ambitieuse sur l'évolution historique de la langue française et défend la thèse d'une « *filtration* » lente et progressive, en trois phases principales (la Renaissance, l'Âge classique et le XVIII^e siècle :

Toute chose va à sa fin. Le dix-huitième siècle filtra et tamisa la langue une troisième fois. La langue de Rabelais, d'abord épurée par Régnier, puis distillée par Racine, acheva de déposer dans l'*alambic de Voltaire* les dernières molécules de la vase natale du seizième siècle. *De là cette langue du dix-huitième siècle, parfaitement claire, sèche, dure, neutre, incolore et insipide, langue admirablement propre à ce qu'elle avait à faire, langue du raisonnement et non du sentiment, langue incapable de colorer le style, langue encore souvent charmante dans la prose et en même temps très haïssable dans le vers, langue de philosophes en un mot, et non de poètes.* Car la philosophie du dix-huitième siècle, qui est l'esprit d'analyse arrivé à sa plus complète expression, n'est pas moins hostile à la poésie qu'à la religion, parce que la poésie, comme la religion, n'est qu'une grande synthèse. Voltaire ne se hérissa pas moins devant Homère que devant Jésus³³.

Ainsi, dans ce texte théorique majeur, Voltaire est tenu pour un *contre-modèle linguistique dépassé*, désuet, anachronique : la langue du XVIII^e siècle, quoique savamment distillée dans « l'alambic de Voltaire », reste avant tout pour Hugo une langue de réflexion,

³² Préface de *Cromwell*, *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, 1963, p. 442-443.

³³ *Ibid.* Nous soulignons.

d'analyse et de philosophie, et nullement une langue de synthèse ou une « langue de poètes » :

Au dix-neuvième siècle, renchérit Hugo, un changement s'est fait dans les idées à la suite du changement qui s'était fait dans les choses. *Les esprits ont déserté cet aride sol voltairien, sur lequel le soc de l'art s'ébréçait depuis si longtemps pour de maigres moissons*³⁴.

Fortement dépréciative, la métaphore filée agricole souligne la fin d'une époque et enregistre une réforme ou un rajeunissement en cours de la langue française, en particulier dans le domaine de la poésie.

Le Voltaire de Baudelaire : hérésie du progrès et imperméabilité à la poésie

Le nom de Voltaire est textuellement peu présent dans les écrits intimes, l'œuvre critique et la correspondance de Baudelaire. Il se rencontre en particulier dans « L'École païenne », court pamphlet paru le 22 janvier 1852 dans *La Semaine théâtrale*, où Baudelaire, connu alors comme journaliste et critique d'art davantage que comme poète, s'en prend violemment à cet « excès de paganisme [qui] est le fait d'un homme qui a trop lu et mal lu Henri Heine et sa littérature pourrie de sentimentalisme matérialiste »³⁵. Au passage, Baudelaire dénonce, avec une rare violence, la fausse générosité et l'hypocrisie bourgeoise de Heine qui, dans un de ses livres, avoue se retenir d'attaquer un pauvre religieux solitaire qu'il avait croisé un jour « au milieu de montagnes sauvages » et qui allait à la rencontre de « voyageurs perdus et agonisants » :

Quelle générosité ! Les pieds dans de bonnes pantoufles, au coin d'un bon feu, entouré des adulations d'une société voluptueuse, monsieur l'homme célèbre fait le serment de ne pas diffamer un pauvre diable de religieux qui ignorera

³⁴ *Ibid.* Nous soulignons. Selon Olivier Bivort, Hugo, à partir de 1833, « rompt définitivement avec l'idéal linguistique du siècle des Lumières, et avec celui de Voltaire en particulier : la poésie romantique s'est heurtée à la langue et celle-ci a dû se plier à elle », art. cité, p. 7.

³⁵ Charles Baudelaire, « L'École païenne », *Critique littéraire, Œuvres complètes*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1980, p. 459.

toujours son nom et ses blasphèmes, et le sauvera lui-même, le cas échéant !³⁶

C'est alors que Voltaire est invoqué par Baudelaire comme l'anti-modèle de Heine : « Non, poursuit-il, jamais Voltaire n'eût écrit une pareille turpitude. Voltaire avait trop de *goût* d'ailleurs, il était encore homme d'action, et il aimait les hommes »³⁷. À l'évidence, la référence au philosophe semble obéir principalement à un souci éthique : le refus de la compassion hypocrite, l'engagement constant dans les grandes affaires de son temps et le respect du goût. Ainsi, à moins que le propos soit quelque peu ironique, en raison même de sa formulation excessive et de sa curieuse défense de l'action, Baudelaire semble faire l'éloge du *goût* de Voltaire et de sa philanthropie sincère.

Voltaire se rencontre de nouveau sous la plume du poète dans le fragment XVIII de « Mon cœur mis à nu », consigné dans deux feuillets manuscrits :

[Feuillet 29]

Je m'ennuie en France, surtout parce que tout le monde y ressemble à Voltaire.

Emerson a oublié Voltaire dans ses *Représentants de l'humanité*³⁸. Il aurait pu faire un joli chapitre intitulé : *Voltaire*, ou *l'anti-poète*, le roi des badauds, le prince des superficiels, l'anti-artiste, le prédicateur des concierges, le père Gigogne des rédacteurs du *Siècle*³⁹.

[Feuillet 30]

Dans *Les Oreilles du Comte de Chesterfield*, Voltaire plaisante sur cette âme immortelle qui a résidé, pendant neuf

³⁶ *Ibid.*

³⁷ *Ibid.* C'est Baudelaire qui souligne.

³⁸ *Representative Men* est une série de sept conférences de l'essayiste, philosophe et poète américain Ralph Waldo Emerson (1803-1882), publiées sous la forme d'un recueil d'essais en 1850. Le premier essai examine le rôle joué par les « grands hommes » dans la société et les six autres célèbrent respectivement les vertus de chacun des six hommes considérés comme grands par Emerson : Platon, Emanuel Swedenborg, Michel de Montaigne, William Shakespeare, Napoléon et Johann Wolfgang von Goethe.

³⁹ Charles Baudelaire, « Mon cœur mis à nu », *Journaux intimes, Œuvres complètes*, coll. « Bouquins », *op. cit.*, p. 412.

mois, entre des excréments et des urines. Voltaire, comme tous les paresseux, haïssait le mystère⁴⁰.

Comment expliquer l'apparent revirement de la perception baudelairienne de Voltaire en l'espace de quelques années ?⁴¹ L'influence des idées de Joseph de Maistre, dont les deux volumes *Lettres et opuscules inédits* sont publiés en 1851, et le désenchantement du poète suite aux événements de 1848, au coup d'État du 2 décembre 1851⁴² et au procès de la première édition des *Fleurs du Mal* en 1857, semblent avoir joué un rôle important dans ce changement de cap.

Dans le feuillet 29, Baudelaire dénonce, avec une ironie féroce, non pas la langue ou le style du philosophe des Lumières, mais son esprit, sa superficialité, son manque de profondeur, son imperméabilité à la poésie et la propagation dangereuse de ses thèses matérialistes dans la presse, en particulier dans le journal *Le Siècle*, quotidien devenu républicain et libéral en 1848, très influent et largement lu par la classe bourgeoise de l'époque⁴³.

Dans le feuillet 30, Baudelaire attaque tout aussi ironiquement Voltaire, incapable, en raison de son matérialisme et de son athéisme, de se hisser à la logique du *mystère*, et dénonce son incapacité intellectuelle à appréhender cette qualité éminemment poétique que le critique décèlera et louera, par exemple, en 1861,

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Selon Claude Pichois, « on n'a pas de témoignage que le projet de « Mon cœur mis à nu » remonte au-delà de l'année 1859 », *Œuvres complètes* de Baudelaire, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, 2 vol., tome I, p. 1491.

⁴² Voir Pierre Laforgue, *Baudelaire dépolitiqué. Quatre études sur Les Fleurs du Mal*, Paris, Eurédit, 2002. Dans une lettre du 5 mars 1852 à Ancelle, Baudelaire écrit : « Vous ne m'avez pas vu au vote ; c'est un parti pris chez moi. *Le 2 Décembre m'a physiquement dépolitiqué* » (souligné par Baudelaire), *Correspondance* de Baudelaire, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, avec la collaboration de Jean Ziegler, 1973, tome I, p. 188.

⁴³ *Le Siècle* est systématiquement dénigré dans les écrits intimes de Baudelaire : « *Villemain*. Pourquoi je suis content du mot atrabilaire [...]. Villemain. De la sottise académique. Elle prend toutes les formes. Voyez Duruy. Trop de zèle, goût de la popularité. Il a les suffrages du *Siècle*, une vérité par jour [...] « *Le Siècle*, ma passion pour la Sottise », « [Notes pour les « Lettres d'un atrabilaire »], « Extraits du carnet », *Journaux intimes, Œuvres complètes*, coll. « Bouquins », *op. cit.*, p. 435.

chez le poète des *Contemplations* : « Victor Hugo était, dès le principe, l'homme le mieux doué, le plus visiblement élu pour exprimer par la poésie ce que j'appellerai le *mystère de la vie* »⁴⁴.

Dans l'importante note de l'éditeur qui commente le feuillet 30 et au prix d'un saisissant renversement de perspective, Baudelaire reproche à Voltaire, grand manipulateur de l'ironie, un manque de sensibilité à son égard, une faiblesse regrettable de discernement et de perspicacité, en somme une déficience pragmatique :

Au moins aurait-il pu deviner dans cette localisation une malice ou une satire de la providence contre l'amour, et dans le mode de la génération, un signe du péché originel. De fait, nous ne pouvons faire l'amour qu'avec des organes excrémentiels⁴⁵.

Cette note explicative est d'autant plus précieuse qu'elle renseigne sur une autre raison importante de cette apparente volte-face de Baudelaire vis-à-vis de Voltaire : son ignorance philosophique du péché originel et de la Chute de l'homme, notion capitale chez Baudelaire, qu'il avait puisée dans les thèses maistriennes, et qui imprègne l'ensemble de son œuvre poétique et critique.

Par ailleurs, le contenu du deuxième feuillet du fragment XVIII (Feuillet 30) s'éclaire tout particulièrement de sa confrontation avec celui du fragment XIV de « Mon cœur mis à nu » :

[...] Les abolisseurs d'âme (*matérialistes*) sont nécessairement des abolisseurs d'enfer, ils y sont à coup sûr *intéressés*.

Tout au moins ce sont des gens qui ont *peur de revivre*, – des paresseux⁴⁶.

⁴⁴ « Réflexions sur quelques-uns de mes contemporains », *Œuvres complètes*, « Bouquins », p. 509. À ce passage fait écho, par exemple, l'aveu consigné dans le poème en prose « Mademoiselle Bistouri » : « J'aime passionnément le mystère, parce que j'ai toujours l'espoir de le débrouiller », *Le Spleen de Paris*, *Œuvres complètes*, « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, *op. cit.*, p. 353.

⁴⁵ Charles Baudelaire, « Mon cœur mis à nu », *Œuvres complètes*, coll. « Bouquins », *op. cit.*, p. 412.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 410. C'est Baudelaire qui souligne.

Pour Baudelaire, Voltaire est un « abolisseur d'âmes », matérialiste, « progressiste » et paresseux⁴⁷, mais d'une paresse toute intellectuelle, refusant de reconnaître l'évidence de la Chute de l'homme et croyant ingénument à son progrès moral et culturel⁴⁸. Clôturent le fragment précité (XIV), le terme « paresseux » est également présent dans le fragment IX, avec la même charge péjorative, et, cette fois, explicitement associé à l'« hérésie » du progrès et à l'esprit *belge*, qui n'est pour Baudelaire qu'une *caricature* de l'esprit bourgeois et voltairien de la France⁴⁹ :

La croyance au progrès est une doctrine de paresseux, une doctrine de *Belges*. C'est l'individu qui compte sur ses voisins pour faire sa besogne.

Il ne peut y avoir de progrès (vrai, c'est-à-dire moral) que dans l'individu et par l'individu lui-même.

⁴⁷ Le terme « paresseux », à propos de Voltaire, se rencontre également dans le feuillet 30 du fragment XVIII de « Mon cœur mis à nu », que nous venons d'examiner.

⁴⁸ « Théorie de la vraie civilisation. Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes, elle est dans la diminution des traces du péché originel. Peuples nomades, pasteurs, chasseurs, agricoles, et même anthropophages, tous peuvent être supérieurs, par l'énergie, par la dignité personnelle, à nos races d'Occident. Celles-ci seront peut-être détruites. Théocratie et communisme », Fragment XXXII de « Mon cœur mis à nu », *Œuvres complètes*, coll. « Bouquins », *op. cit.*, p. 418.

⁴⁹ *Mon cœur mis à nu* et *Pauvre Belgique*, tous deux inachevés, sont deux livres conçus et écrits par Baudelaire sous le signe de la colère, de la rancune et de la vengeance. Le 1^{er} avril 1861, il parle à sa mère du futur *Mon cœur mis à nu*, livre qui lui tient à cœur et qu'il voudrait supérieur aux *Confessions* de Rousseau : « un livre auquel je rêve depuis deux ans : *Mon cœur mis à nu*, et où j'entasserai toutes mes colères. Ah ! si jamais celui-là voit le jour, les *Confessions* de Jean-Jacques paraîtront pâles. Tu vois que je rêve encore » (cité dans *Œuvres complètes*, coll. « Bouquins », *op. cit.*, p. 970). En dépit de sa virulence, le pamphlet *Pauvre Belgique* n'est alors pour Baudelaire qu'une occasion pour affûter ses armes, un *entraînement* (à la fois préparation et débordement) appelé à se radicaliser et à trouver sa meilleure formulation dans *Mon cœur mis à nu* : « Ce livre sur la Belgique est, comme je vous l'ai dit, un essayage de mes griffes. Je m'en servirai plus tard contre la France. J'exprimerai patiemment toutes les raisons de mon dégoût pour le genre humain » (Lettre à Narcisse Ancelle du 13 novembre 1864, *Correspondance*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, tome II, p. 421). Voir à ce sujet Charles Baudelaire, *Fusées. Mon cœur mis à nu* et autres fragments posthumes, édition d'André Guyaux, Paris, coll. « Folio classique », 2016.

Mais le monde est fait de gens qui ne peuvent penser qu'en commun, en bandes. Ainsi les *Sociétés belges*.

Il y a aussi des gens qui ne peuvent s'amuser qu'en troupe. Le vrai héros s'amuse tout seul⁵⁰.

Conclusion

Si, selon Michel Delon, « au début du XIX^e siècle, tout le monde encensa "l'un des plus grands poètes de France" ». Aucune anthologie ne fit l'impasse sur ses œuvres aussi bien poétiques que romanesques. La donne changea lorsque la population française se scinda entre les défenseurs du Trône et de l'Autel et les gardiens des idées révolutionnaires »⁵¹ ; il reste qu'à l'évidence notre appréciation de l'œuvre de Voltaire ne dépend pas exclusivement de critères esthétiques, idéologiques ou religieux. Aussi rencontrons-nous un éloge inopiné de Voltaire sous la plume du catholique Barbey d'Aurevilly : « [...] ne vous laissez troubler ni par les programmes, ni par les cent éditions des farceurs contemporains. Dégagez-vous des alanguissements, des angoissants et de quelques formules nouvelles, déjà vieilloties. La langue de Bossuet, de Pascal, de La Bruyère, de Voltaire suffit à ce que nous avons à dire, sauf pour les mots que la science, qu'ils n'ont pas connue, nous a forcé d'inventer »⁵², et un autre éloge non moins imprévu chez le peintre Eugène Delacroix, tenu par Baudelaire pour une icône de la modernité, avouant dans son *Journal* « li[re] toujours Voltaire avec délices » et célébrant en lui « cette merveille de lucidité, d'éclat et de simplicité tout ensemble »⁵³.

Bibliographie

Baudelaire (Charles), *Œuvres complètes*, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1980.

⁵⁰ Charles Baudelaire, « Mon cœur mis à nu », *Journaux intimes*, *Œuvres complètes*, coll. « Bouquins », *op. cit.*, p. 408. C'est Baudelaire qui souligne.

⁵¹ Michel Delon, « Compte-rendu de la rencontre... », art. cité.

⁵² Barbey d'Aurevilly, *Du dandysme et de George Brummell* (1845), dans *Œuvres romanesques complètes*, éd. Jacques Petit, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome II, 1980, p. 670. Cité dans Olivier Bivort, art. cité, p. 9.

⁵³ Robert Kopp, « Compte-rendu de la rencontre... », art. cité.

- *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, 2 volumes, 1975.
- *Correspondance*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », texte établi, présenté et annoté par Claude Pichois, avec la collaboration de Jean Ziegler, 2 volumes, 1973.

Bivort (Olivier), « Le romantisme et la “langue de Voltaire” », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 3, 2013. URL : <http://journals.openedition.org/rief/211>. Consulté le 19 juin 2022.

Compagnon (Antoine), *Baudelaire devant l'innombrable*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.

Delon (Michel), Kopp (Robert), « Compte-rendu de la rencontre, organisée le 15 avril 2015 au musée Delacroix, intitulée “Des Lumières au Romantisme : de Voltaire à Delacroix” », <https://www.musee-delacroix.fr/fr/actualites/evenements/des-lumieres-au-romantisme-de-voltaire-a-delacroix>. Consulté le 15 juillet 2022.

Freer (Alain), « Diderot et Stendhal », *Littératures*, n° 10, 1962, p. 63-79.

Hugo (Victor), Préface de *Cromwell*, *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », tome I, 1963.

- « Sur Voltaire », *Littérature et philosophie mêlées*, *Œuvres complètes*, https://fr.wikisource.org/wiki/Litt%C3%A9rature_et_philosophie_m%C3%AAI%C3%A9es/1823-1824/Sur_Voltaire. Consulté le 15 juillet 2022.

Laforge (Pierre), *Baudelaire dépolitiqué. Quatre études sur Les Fleurs du Mal*, Paris, Eurédit, 2002.

Lamartine (Alphonse de), *Œuvres poétiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », éd. M.-F. Guyard, 1963.

Pomeau (René), « Renan et Voltaire », *Études Renaniennes*, n°35, 2^e trimestre 1978. Promenade au séminaire d'Issy, p. 11-14, https://www.persee.fr/doc/renan_00462659_1978_num_35_1_1189 Consulté le 3 juillet 2022.

Trousson (Raymond), *Voltaire. Mémoire de la critique (1778-1878)*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008.

- *Visages de Voltaire (XVIIIe-XIXe siècles)*, Paris, Honoré Champion, 2001.
- *Le Tison et le Flambeau. Victor Hugo devant Voltaire et Rousseau*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1985.
- « Quand Pierre Larousse jugeait *La Comédie humaine* », <https://www.bon-a-tirer.com/volume10/rt.html>, revue littéraire en ligne, n° 10, mai 2004. Consulté le 2 juillet 2022.
- « Mirabeau vu par les écrivains romantiques », *Dix-huitième Siècle*, n°20 « L'année 1789 », 1988, https://www.persee.fr/doc/dhs_00706760_1988_num_20_1_2883. Consulté le 20 juillet 2022.

بحوث جامعية

دورية محكمة تصدر عن كلية الآداب والعلوم الإنسانية بصفافس

ر.د.م.م - 2811-6585 - ISSN

E-ISSN - 3125-9146

Recherches Universitaires

Academic Research

<https://recherches-universitaires-flshs.com/>

عدد خاص **21** Numéro spécial
(2026)

رئيس هيئة التحرير

صادق دمي

أعضاء هيئة التحرير

حافظ عبدولي — هنده عمار قيراط — سالم العيادي — علي بن نصر — نجيب شقير — حمادي ذويب — ناجي العونلي — سرور
الحشيشة — محمد الجري — منصف المحواشي — رياض الميلادي — فتحي الرقيق — عقيلة السلامي البقلوطي — سعدية يحيى الخبو



كلية الآداب والعلوم الإنسانية بصفافس

صندوق بريد 1168، صفاقس 3000 تونس

الهاتف: (216) 74 670 557 - (216) 74 670 558

الفاكس: (216) 74 670 540

الموقع الإلكتروني: www.flshs.rnu.tn